

Serge MEITINGER

L'HOMME DE DÉSIR

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-046-2

EAN: 9782355540462

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: décembre 2008

Copyrights:

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Serge MEITINGER
L'HOMME DE DÉSIR

djinns
collection

Serge MEITINGER

L'HOMME DE DÉsir

Le chasseur abstrait éditeur

AVANT - DIRE

Ces textes sont anciens. Ils portent bien leur date et ne voient le jour qu'aujourd'hui, tout juste échenillés. Vous comprendrez vite pourquoi en lisant.

Le narrateur qui s'y met en scène est un tout jeune homme pris dans le constant enjeu des signes et crispé sur leur interprétation. Ici le corps et le monde parlent, ne cessent d'exprimer et l'esprit n'en finit pas de dire combien et comment il s'exténue à déchiffrer, à chercher les mots sans jamais parvenir à l'expression plénière.

Pour vivre dignement, se dit avec inquiétude notre herméneute, il faudrait comprendre ou avoir déjà compris ce qui se trame dans tous ces signaux émis presque en silence par le vif sous toutes ses formes. Il faudrait que tout devienne enfin clair et que *le sens* apparaisse.

Et il demeure à l'orée, amoureuxment désespéré par ce qui ne cesse de fuir et de le fuir, n'ayant pas encore compris que comprendre c'est d'abord *faire* l'entière expérience, la laisser s'étager et s'engranger en ce que l'on appelle soi et qui n'est pas seulement intime. Il ne devrait pas même être question de prêter un sens à la vie, car elle *n'a* pas de sens, elle *est* sens !

5 mai 2008

LE TOMBEAU DE L'AUTRE

Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité ne pas survivre au bonheur : il y avait dans le premier succès un degré de félicité qui me faisait aspirer à la destruction.

Mémoires d'Outre-Tombe, III, 14.

LE TOMBEAU

Tu es poussière : sel et cendre...

...Ne marche pas sur les eaux, retiens ton souffle, pince-toi les narines, plonge en moi : je te prendrai comme une mer.

N'écoute que moi, silence aigri par les mouettes, moi qui parle avant toute parole, qui bruis à la source de tout bruit : je suis la gymnastique vocale qui seule rend possible le son articulé.

Si tu te laisses faire, je te bercerai, je te porterai, je serai le flot où tu nageras une nage effilée comme une caresse, je serai l'élément où ton corps s'écrira en fluide, où ta jouissance naîtra de cette fuite liquide sur ta peau ; je te posséderai jusqu'à te perdre – ton salut –, jouant avec ta soif, restant jusqu'au bout la seule eau qui ne désaltère pas, maintenant jusqu'au bout l'humidité marine, jusqu'à la noyade et à la putréfaction du cadavre rejeté sur le sable.

Mais si tu me résistes, si tu n'écoutes que les cloches des cathédrales terrestres, si tu me préfères la musique et les sons qui ne savent plus faire retour au silence originel, je saurai bien me venger : je te viderai peu à peu de toute substance, de tout ce que tu peux contenir de tripes et de viscères ; comme l'Égyptien vide son pharaon, je te momifierai, j'assécherai tous tes liquides vitaux. Je t'installerai enfin dans une châsse brûlante des regards qui te décrypteront, après t'avoir longtemps égaré sur des chemins qui auront fait de toi une carcasse esseulée, une grande baleine consumée dont il ne restera que les os ; livresque, propre, sec et léger, dérisoire, je t'abandonnerai à la poussière des in-folio : tombeau...

J'habite à Saint-Malo sur le Sillon, jadis l'unique langue de terre qui reliât le rocher malouin au continent. De ma fenêtre sans même me pencher j'aperçois sur ma gauche, derrière le Fort-National, un peu au-delà d'un morceau des remparts du Château, le tombeau granitique et solitaire de François-René de Chateaubriand à la pointe du Grand-Bé. Devant moi, une grande plage, immensité virginale à récrire plusieurs fois chaque jour, la mer et son incessant travail sur le sable blanc des songes.

La présence de ce tombeau dans le paysage qui m'est le plus quotidien borne mon champ de vision. Le moindre regard un peu ample finit toujours par ramener mes yeux sur ce monument qui de loin se découpe finement, presque fragile dans la lumière. Ultime point de référence (ou de contre-référence) – balise –, il me contraint à interroger le singulier destin d'un homme et fait de tout l'espace embrassé par ma vue un domaine écrit et déjà déchiffré, passé au crible d'un dessein esthétique et apologétique, un prototype de « lieu littéraire ». Une parole d'outre-tombe me colle à la peau ; un nom me ravit toute jouissance anonyme, *innocente*, aurorale de l'univers malouin.

* * *

Comme tout écrivain, Chateaubriand a écrit à la lisière de l'anonymat et du dénuement spirituel ; plusieurs fois au cours de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* il s'arrête pour discriminer l'innommable et s'assurer avec une sourde inquiétude que c'est bien lui : François-René de Chateaubriand qui écrit et non un autre. Il fait des efforts constants pour rester *en deçà* de l'impalpable cheveu qui sépare l'écrivain du gouffre où s'abîment le nom et l'individualité.

J'aime à constater qu'en fin de compte il échoue et que son nom sonne désormais comme une vieille armure : celui qui l'a porté au plus haut degré d'incandescence est aujourd'hui aussi « ignoré » derrière lui

que la plupart des morts pourrissant en terre chrétienne et qui n'ont pas eu, eux, le désir d'emplir l'histoire de leur patronyme.

C'est dire qu'il est tout à fait impossible de « croire » au tombeau de Chateaubriand. Il est vide, ce tombeau, irréel malgré la masse volumique du granit : *il n'a rien à voir avec la mort*. C'est un tombeau inhabitable, inhabité, une supercherie littéraire, insignifiante parce qu'elle voudrait trop dire.

Pour moi, ce tombeau est aussi vide aujourd'hui qu'à l'époque où Gustave Flaubert et Maxime du Camp le visitaient (juillet 1847 soit un an avant la mort du « grand-écrivain ») ; le *vrai* tombeau de Chateaubriand, vous le lirez chez Flaubert au Chapitre XI de *Par les champs et par les grèves*.

* * *

À force d'imagination macabre, il est cependant possible d'entrevoir quelques secondes en pensée le tableau qui s'offrirait vraisemblablement à un profanateur : un squelette blanchi. Dans le caveau tout en pierre, la chair a fondu, il ne reste qu'une armature osseuse dont s'est détaché le crâne qui a roulé en arrière, renversé ; l'os est nu, sans une once de viande, nettoyé comme par une troupe de rongeurs microscopiques ; il y a quelque apaisement à concevoir ainsi la mort, propre comme un intérieur hollandais. Mais ces représentations intellectuelles sont si pâles qu'elles ne sauraient réellement donner consistance à ce mort improbable. Ce cénotaphe est le pourrissoir de quelques kilos de papier qu'il aurait mieux valu effeuiller au vent face à la mer d'une main ferme et anonyme, arrachant à pleines poignées, les pages des volumes anciens.

* * *

Depuis quelque temps, les dimanches et jours fériés, la foule des promeneurs se presse sur l'îlot ordinairement désert du Grand-Bé. N'en concluez pas trop vite à un hypothétique regain de faveur pour le tombeau susnommé. Non, c'est plus intéressant que ça : il y a eu un meurtre *atroce* sur le Grand-Bé. Dans une des casemates de béton aménagées par les Allemands au cours de la dernière guerre, l'on a trouvé le corps d'un jeune homme plus qu'à demi nu ; la tête entièrement écrasée à coups de pavé. Corps non-identifié. Et le plus palpitant, c'est que sur le sol de la casemate fatidique qui n'a pas été bien nettoyée après ces monstrueux ébats, il reste de larges traces de sang et de cervelle séchées.

Le Grand-Bé est devenu le tombeau d'un autre.

LA RENCONTRE

C'est la peau des tamis tendue sur des ailes, la peau du silence...

La grand'plage qui borde le Sillon, un soir d'hiver froid et sec. Le soleil se couche, encre rouge sur le Grand-Bé, rosissant le Fort-National d'une poussière de rayons tamisés. La mer est à mi-course, elle monte lentement. Un vent rasant soulève le sable par endroits en petits nuages tourbillonnants mais brefs.

Le sable a été piétiné, des empreintes de pas s'égaillent par centaines n'allant nulle part. À cette heure, la plage est déserte. Sauf A et B.

A se tient debout face à la mer à une vingtaine de mètres des flots, immobile, les jambes légèrement écartées pour donner une assise plus confortable à son observation prolongée. Les mains dans les poches, il regarde devant lui, émettant sa buée vitale au rythme paisible de sa respiration.

B se tient initialement à 500 m à gauche de A, non loin du Fort-National. Il remarque A ; il s'avance alors dans sa direction en suivant la mer au plus près, marchant à la lisière sans cesse mouvante des flots, ce qui l'amène fréquemment à effectuer un petit bond de côté pour éviter de se faire mouiller les pieds par l'écume. Il s'avance vers A, ne regardant que lui. Cette attention est si soutenue qu'elle est nettement perceptible pour l'observateur placé sur le Sillon qui ne voyant A que de dos, peut néanmoins affirmer (vu l'immobilité absolue de son chef) que ce dernier n'a pas encore repéré B, l'axe de son regard demeurant immuablement fixé sur les lointains maritimes.

B n'est plus maintenant qu'à 200 m de A. Il le considère toujours avec une extrême intensité. De fait, depuis son départ, il n'a quasiment pas détaché son regard de A (hormis l'attention conjointe qu'il prête à ne pas se faire mouiller les pieds), et si la puissante concentration d'une attention étrangère sur quelqu'un pouvait réellement susciter un magnétisme propre à l'influencer à distance, A se serait déjà rendu compte de l'approche de B. Or il ne bouge pas : B n'existe pas encore pour lui.

B adopte dans les 100 m suivants un comportement plus sophistiqué, les petits bonds qu'il fait pour éviter l'avance de la mer se font dansants, presque minaudiers, il se contorsionne quelque peu, battant des bras comme un funambule qui recherche l'équilibre et poussant de petits cris ou des soupirs fréquents.

A toujours immobile, bien posé sur ses jambes, n'a pas tourné la tête.

B poursuit sa progression. Il entre maintenant dans le champ de vision de A et ne gesticule soudain plus comme auparavant. Il enfonce ses poings dans ses poches et prend un air dégagé, en même temps il atténue l'insistance de son regard, le déportant régulièrement de A vers l'arrière, vers le Sillon, précisément là où se tient l'observateur.

A esquisse un mouvement de tête de quelques degrés seulement, sans rien changer à sa position d'ensemble, mais cette déviation brusque de la trajectoire de son regard jusque-là immuablement fixé sur l'horizon, ne dure que quelques fractions de seconde, et à la vérité, l'observateur pourtant très attentif ne peut affirmer avec une certitude « scientifique » que ce geste ait bien eu lieu. De toute façon, désormais A n'a même plus besoin de tourner la tête pour voir B, un bref mouvement des yeux suffit.

B continue à marcher le long des flots, il traverse lentement le champ de vision de A qu'il ne cesse d'embrasser dans de larges et

rapides coups d'œil. B ne se donne plus le soin de sauter de côté, ses pieds sont recouverts par l'écume, il n'y prend pas garde.

B est sur le point de dépasser A : à ce moment il est indubitable qu'ils se voient l'un l'autre, B coupant l'axe du regard de A. Va-t-on parler ? Il semble bien, vu l'attitude de B, que ce dernier soit à la lisière de la parole, la bouche entrouverte sur le point d'engendrer *le Mot* : quelques secondes de « suspens vibratoire » où l'être est comme raréfié, tout se dissout dans un souffle embué : renoncement définitif à *dire*...

A ne bouge pas, il n'émet aucun signe d'intérêt particulier : il ne connaît pas B, il ne le veut pas connaître.

B a dépassé A. B n'existe plus pour A ; B se retourne encore deux ou trois fois : A n'a pas bougé. Il regarde la mer et cette contemplation paraît l'absorber tout entier.

* * *

Où se situe la rencontre ? Elle n'a que peu à voir, semble-t-il, avec l'anecdote. Elle s'offre dans une béance primordiale qui s'ouvre au point de fracture mutuelle de l'espace et du temps, dans une sorte de raréfaction du réel au profit de tous les possibles en même temps. Il y a élision des individus historiques au profit immédiat du corps, du regard, du désir – la rencontre a toujours quelque chose d'érotique –, l'apparition de l'autre est une prémonition aurorale. En l'impalpable *lieu* où elle s'effectue, l'on est tombé hors de l'histoire, l'on est au plus seul, au plus nu, au plus exposé...

* * *

Dans la rue, rue commerçante, animée – artère –, arrêter le regard de ce beau passant, l'encager dans le sien, le brouiller jusqu'aux larmes, ravager ce visage que l'on voudrait clair comme celui d'un archange italien, s'y inscrire cruellement jusqu'à y laisser la marque sanglante de ses ongles, de ses dents... Méditer l'empreinte en creux de son corps dans ce corps cadennassé que les habits d'hiver étouffent, libérer pour l'étreindre la chair compassée dans la décente attitude de l'homme pressé. Le regard tente d'annihiler toute contrainte, pinceau violent et cru d'un phare qui foudroie et voudrait ébranler comme une commotion nerveuse. Happer : le regard se veut irrésistible aimantation, mais le nécessaire « éclair en retour » ne dépend pas de lui et si le faisceau dévastateur qu'il allume se perd dans la matité glauque d'yeux ouverts sur d'autres horizons, la faim ne peut plus se retourner que contre elle-même.

* * *

Sur les remparts les nuits de printemps sont douces pour peu que le vent et la lune s'y prêtent. La mer accompagne en sourdine les « figures », le jeu élastique des regards et des ombres.

Appuyés au parapet à quelque distance l'un de l'autre, A et B, l'un du côté mer, l'autre du côté ville. Autour d'eux gravitent d'autres individus que nous pourrions semblablement affubler de signes alphabétiques, mais, pour nous, ils ne feront que tapisserie, A et B (puis C) suffisant aux besoins de la démonstration.

L'endroit est très sombre, la lumière provient indirectement des rampes qui éclairent la place en contrebas ; parfois un visage blafard, volontairement inexpressif, passe dans un rayon de lune.

A a l'air inquiet, il tourne fréquemment la tête de tous côtés pour dévisager ceux qui passent à sa portée, sans y mettre toutefois une

insistance trop marquée: dans ce jeu, le plus difficile est d'atténuer les regards et les gestes et de faire entendre par la bande ce que l'on ne peut (ou ne veut) exprimer ouvertement.

B, quant à lui, fixe A avec intention et défi, ne masquant en rien l'éclat de son regard quand il réussit à accrocher des rayons dans la semi-obscurité. Puis, n'espérant plus obtenir de lui quelque marque d'intérêt par une trop insistante contemplation, il se met à arpenter le rempart d'un pas ferme, faisant sonner les fers de ses souliers. Il ne manque pas de toussoter poliment quand il passe à la hauteur de A, tout en glissant vers lui un regard bref et pressant. Visiblement ce manège exaspère A qui lui décoche à chaque fois un regard mauvais...

Arrivé à l'extrémité du rempart, B revient vers A du même pas mécanique: il est le grand métronome de toute cette scène.

A ne bouge guère, il se contente de changer de place le long du parapet de temps à autre, s'y appuyant tantôt sur la poitrine, tantôt sur le dos; il attend.

* * *

Nos personnages, pions sur l'échiquier, ne sont que des attentions vides, suspendues dans l'attente du regard, du souffle, du geste qui ravagera leur solitude, qui épousera leur désir. Cette attente met en cause avec une âpreté extrême les racines mêmes de la présence à soi et au monde. Elle met à nu des mécanismes psycho-physiologiques avides et secrets, refoulés mais soudain prêts à se détendre dans la violence du bond. Rien ne peut traduire le ravage silencieux de la Bête tapie dans ces corps civilisés, habillés, qui tel un cancer dévorant leur tord les entrailles. Rien ne peut traduire *l'état de manque* absolu que représente cette attente... Rien sinon peut-être *un cri* dont l'insupportable stridence déchirerait nos tympanes trop humains comme on crève la

peau des tambours et ferait éclater la noix des crânes comme des calabasses.

Ici fonctionne la plus parfaite mécanique érotique jamais peinte, sans le fard des sentiments « beaux et bons », sans le cache-sexe des *types éternels*: l'Éternel-Pédé aussi bien que l'Éphèbe Grec... Ici, il n'y a que des corps avec leurs odeurs, leurs humeurs et leur poids de chair. Le Désir est brut, « bestial »: le pissat ne l'effarouche point; il dévoie curieusement les orifices et les organes les plus inattendus pour la plus grande consternation de la morale et du plaisir aseptisés. Ici, il n'y a rien entre le Désir et la Peur, aucun des oripeaux de la cauteleuse « séduction »: il est immédiatement transmutable en fuite, en vomissement ou en mort, *ad libitum*... Oblation et refus, dilacération en puissance, cruauté et sombre jouissance: lieu où toute parole s'éténue...

* * *

Le temps passe. A et B poursuivent leur manège avec de plus en plus de détachement, semble-t-il; leurs gestes deviennent abstraits, étrangement gratuits et insoucians: on dirait qu'ils n'engagent plus vraiment leurs auteurs. Ils se surveillent moins, ils ajoutent sans préméditation des fioritures inutiles à leurs déplacements, à leurs mouvements de bras ou de tête, leurs mains caressent distraitemment la pierre du bout des doigts comme pour en faire naître de voluptueuses étincelles. La lassitude gagne en même temps qu'un obscur soulagement: l'attente trop prolongée a usé les forces vives, mais aussi la Peur...

Apparaît C. Ils le voient en même temps, d'un même regard: la tension est rétablie. C a remarqué leur intérêt, il joue l'indifférent en leur passant sous le nez. Il s'éloigne vivement d'un pas saccadé et se retourne deux fois, la première pour jeter un coup d'œil en direction de A, la seconde en direction de B.

B s'élance impétueusement sur les traces de C, il marche derrière lui en faisant ostensiblement sonner ses talons, puis le dépasse et, se tournant vers lui, le regarde fixement en lui souriant de façon aussi séduisante que possible. C s'arrête alors, s'accoude au parapet, laisse un moment courir ses regards devant lui, puis jette un coup d'œil appuyé vers A. Celui-ci qui a suivi la manœuvre de B sans bouger, s'approche à son tour, s'accoude non loin de C et le fixe en grimaçant un affreux sourire qu'il voudrait engageant et cependant dubitatif. C se tourne brusquement vers B qui s'est placé de façon à être le symétrique de A par rapport à C ; il le détaille sans aucune retenue, puis s'arrachant au parapet, il se dirige vers A qu'il dépasse, et s'avance vers l'extrémité du parapet, celle qui s'achève en cul-de-sac, se retournant plusieurs fois pour s'assurer, semble-t-il, que A le suit bien. C'est le cas ; C s'arrête et se tourne vers A qui s'approche de façon assez hésitante, tout en essayant de sourire agréablement ; C lui sourit alors franchement avec beaucoup d'ironie à la commissure des lèvres : il va parler...

[...]

SOMMAIRE

Avant-dire	7
Le tombeau de l'autre	9
L'idole	31
Le bilboquet	49
Ici, seuil	61
La folie Tristan	119
Journal de « La folie Tristan »	141

chez Le chasseur abstrait éditeur :

- Un puits de haut silence (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- Les œuvres du guetteur (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- Bornoyages du champ poétique (*essai*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: +33 (0)5 61 60 28 50 / +33 (0)6 74 29 85 79

fax: +33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 18 novembre 2008

ISBN: 978-2-35554-046-2

EAN: 9782355540462

ISSN collection Djinns: 1957-9772

Dépôt Légal: décembre 2008



Ces textes sont anciens. Ils portent bien leur date et ne voient le jour qu'aujourd'hui, tout juste échenillés. Vous comprendrez vite pourquoi en lisant.

Le narrateur qui s'y met en scène est un tout jeune homme pris dans le constant enjeu des signes et crispé sur leur interprétation. Ici le corps et le monde parlent, ne cessent d'exprimer et l'esprit n'en finit pas de dire combien et comment il s'exténue à déchiffrer, à chercher les mots sans jamais parvenir à l'expression plénière.

Pour vivre dignement, se dit avec inquiétude notre herméneute, il faudrait comprendre ou avoir déjà compris ce qui se trame dans tous ces signaux émis presque en silence par le vif sous toutes ses formes. Il faudrait que tout devienne enfin clair et que le sens apparaisse.

Serge Meitinger

